



# Katerina Andreou, *Rave to Lament*

Par Patrizia Romagnoli

Comme s'il s'agissait de participer à une *rave* imminente, jusqu'au dernier moment le public ignore où la performance aura lieu. Au bout de quelques détours dans les rues de Nyon, c'est un coin de parking souterrain des plus ordinaires qui accueille les spectateurs. Trois haut-parleurs d'où martèle un morceau techno sont empilés sur le coffre ouvert d'une utilitaire auréolée d'une lumière violette, banale et incongrue tout à la fois, davantage totem que voiture et unique décor posé là, on ne sait pas d'où, ni depuis quand. En jeans et baskets, t-shirt noir portant au dos l'acronyme : « R.I.P. » en lettres blanches, Katerina Andreou, seule, danse, ondoie dans une tension lente ; les cheveux couvrent presque entièrement un visage fermé, concentré, pendant que le corps dessine des mouvements circulaires, que les bras se nouent et se dénouent dans un flux ininterrompu. La soudaine apparition sur un pilier des bribes d'un *chat* à deux voix sur une messagerie instantanée, intime et nostalgique, tracée par une lumière verte projetée – véritable pré-texte du *lament* dansé qui lui répondra – entraîne une accélération et marque le début de la performance.

Ces échanges qui font mine de ne pas se prendre trop au sérieux réactivent le souvenir indirect de la scène musicale (sub)urbaine *rave* et techno d'Athènes des années 1990 à jamais perdue et que Katerina Andreou a connue seulement grâce à ses propres recherches et à la fréquentation (uniquement virtuelle) de quelqu'un qui a vécu cette époque de près, le producteur radio et compositeur Voltnoi Brege, une rencontre advenue sous les auspices du MIR Festival d'Athènes et pour lequel *Rave to Lament* a été créé et présenté en juin 2021.

Le dialogue à peine fictionnalisé autour de la *rave* culture entre Katerina et Voltnoi qui traverse la représentation interroge, entre autres, l'écart entre mythe et histoire dans le travail du souvenir, entre libre arbitre et destin : impossible d'insérer les guillemets autour du « free » de free party car la touche ne marche pas... En attendant, la « vraie » free party, elle, semble pouvoir exister pleinement seulement ailleurs, dans le temps ou dans l'espace : sur la scène athénienne des années 1990 perdue pour toujours ou l'africaine bien vivante – au festival Nyege Nyege à Kampala où on peut entendre les mixes irrévérencieux de « DJ Sisso qui fait du Singeli, un son de Dar es Salam en Tanzanie » –, mais trop éloignée pour être atteinte lorsque le besoin vital de danser se fait urgent et irrépressible.

La seule manière qui reste alors pour (re)vivre la *rave* – même au prix de ne pas la faire, car on est seuls – c’est de la penser à part soi, car la conscience de son éloignement irrémédiable engendre une émotion aussi forte qu’une « douleur fantôme » : comme « Quand t’as mal à un membre amputé » [avait confié Katerina dans le *chat*]. Si la perte du membre est fantomatique, la douleur elle est bien réelle et fait bouger, amène à la danse. Ainsi la *rave* inatteignable se fait la condition et le moteur du *lament* en son honneur, acté devant nos yeux au son des haut-parleurs. Mais peut-être que les corps sont-ils aussi faits de ce dont on les aurait privés ou de ce qu’ils aspirent acquérir, comme une liberté disparue ou souhaitée qu’on aurait amputée. Et alors ce n’est pas rien que de danser avec ce qui reste et de puiser dans la douleur de cette coupure brutale l’élan d’un mouvement.

Et si les voix du *chat* peuvent bien plaisanter sur la signification de « R.I.P. » écrit au dos du t-shirt, souvenir d’un club londonien illégal, maintenant disparu, reçu en cadeau – Est-ce bien comme « *Rest In Peace* » ? Ou comme « *Rave In Pain* » ? Ou alors comme « *Revolution In Progress* » ? –, ce qui donne sens à cette disparition et en actualise les significations possibles, c’est la danse entêtée de Katerina qui n’a de cesse que de virevolter, toujours plus intense, presque hypnotique, tantôt dans des boucles tendues fluides, tantôt saccadées ou à reculons, où s’insèrent des variations inopinées comme lorsqu’elle repousse soudain de la main un mur du garage, comme pour aider les décibels à élargir cet espace trop étroit. À moins que ce geste ne donne à voir le point paradoxal où le présent de la performance et l’éloignement irréparable de la *rave* ne se frôlent un instant. Car le lieu secret de la représentation n’est pas, peut-être, celui qu’on attendait mais il existe bel et bien et coïncide avec l’intériorité de la danseuse qui s’expose pudiquement dans cet endroit souterrain trivial transfiguré en décor de l’âme, espace d’expérimentation d’une rencontre impossible qu’elle s’évertue à partager, comme en ce moment très intense, à peu près au milieu du spectacle, où, haletante, elle se faufile dans le public, le corps marqué par l’effort de son *lament*.

« La fête est vraiment incontrôlable quand elle naît » d’un « besoin d’action », peut-on lire dans le dernier échange du *chat*, peu avant la fin de la performance. Un besoin qui chez Katerina Andreou, même si soumis à un constant questionnement sur ses raisons et ses limites, n’est pas près de se taire. Après nous avoir emportés, à force d’énergie dépensée, dans une vivante complainte des causes perdues, *Rave to Lament* s’achève dans un calme apparent dont on comprend qu’il ne pourra être que provisoire.

*Rave to Lament*, vu au far° Nyon / août 2021

Conception, performance Katerina Andreou

Son : Katerina Andreou en collaboration avec Cristian Sotomayor

Interlocuteur et aide à la recherche Voltnoi Brege

Photo : Arya Dil, far° Nyon 2021